Document généré le 22 juin 2025 00:22

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Que poétiser, c'est apprendre à vivre.

Pernette Marty

Volume 15, numéro 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI : https://id.erudit.org/iderudit/30376ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Marty, P. (1973). Que poétiser, c'est apprendre à vivre. *Liberté*, *15*(3-4), 175–179.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Que poétiser, c'est apprendre à vivre.

1971 :

J'expérimente une aventure bizarre. Ce serait facile d'être artiste. J'ai des dons. Mais là n'est pas la question. Il faut, sous peine de mort, car ici, mentir, c'est mourir, vivre chaque fois avec les mots la spirale du quotidien. Rien n'est acquis. Le métier ne compte pas, ni l'habileté. Il faut toujours — et plus on avance, plus c'est lourd — recommencer, repartir à zéro. C'est la raison pour laquelle Mallarmé est mort d'étranglement, Rimbaud s'est fait la malle, Verlaine a sombré dans les pieuseries, Maïakovski s'est suicidé, etc... Dans cette pratique, on ne vieillit pas. Rien de plus stupide que de se faire honte avec ce que l'on a déjà écrit ou de vouloir continuer coûte que coûte comme un vieux beau... Il faut savoir accueillir les silences avec suffisamment de lucidité pour, comme en hiver, reconstituer le terrain. Finalement, un poète n'a pas de style. Et puis, il n'existe pas pour lui d'insertion sociale effective possible, même s'il « réussit ». C'est bien l'aspect le plus cocasse de l'aventure, car on croit toujours y échapper, *soi*. Le poète, quelque masque qu'il se donne, est l'homme de la dérision. D'où l'aspect de funambule pas très doué auquel on le reconnaît insidieusement. Le plus casse-figure c'est le « bon cas ». L'artiste intégré, le professeur qui écrit, l'homme de l'audio-visuel. Tôt ou tard, la tension de-

vient insupportable. Poète, cela implique un nomadisme intérieur profond, irréductible, difficilement acceptable pour le non-poète, parce que *cela ne s'explique pas.*

Longtemps j'ai rêvé aux galope-chenaux, ces clochards des mers qui hantent les marais salants chez nous. Qui suis-je, avec mes mots mal assortis, sinon un galope-chenaux moins le courage ?

Ces considérations n'impliquent pas du tout qu'un véritable poète inévitablement rate sa vie, s'enfuie, s'alcoolise, se drogue, mette fin à ses jours, etc... (ou meure de consomption). Je crois à un épanouissement possible. Cela signifie, quel que soit le contexte social du poète, qu'à moins d'une acceptation inconditionnelle du caractère spirituel de cette entreprise, où, de toute façon, l'intéressé se trouve largement dépassé par son projet, mieux vaut faire autre chose. Mais une fois qu'on a commencé à vivre (car, l'aventure démarrée, c'est *la* vie et c'est irréversible...) on ne peut que marcher.

Cela me sidère, quoi que je fasse, cette fidélité malgré moi. Je crois qu'on est ensorcelé.

*
* *

1972 :

« Mise au point » écrite pour déjouer le sérieux attaché à la fonction de professeur, alors que j'enseignais dans une petite ville champenoise, cette page m'agace, maintenant que, sans travail depuis un an, je cherche vainement cette fameuse insertion sociale que je fustigeais. Il y va de la conjoncture économique et je n'attribue pas « au destin qui m'entraîne » l'échéance du loyer ni la course à l'emploi.

Je me rends compte qu'une attitude trop absolue ne résoud rien. Il faut vivre... Mallarmé fut mauvais professeur, ne parlons pas de Verlaine... Mais Claudel n'a pas déparé la fonction d'Ambassadeur, ni Saint John-Perse. Ce n'est pas parce qu'il était instituteur que René-Guy Cadou mourut à trente et un ans... Guillevic jouit maintenant d'une retraite

d'inspecteur de l'Economie Nationale. Si les deux premiers poètes cités ont servi d'exemple pour l'étude de la condition poétique, les quatre derniers, qui ont réussi à concilier Moi créateur et Moi social, n'en demeurent pas moins poètes dans toute l'acception du terme.

Cependant, l'agacement que je ressens en confrontant la violence de ma pensée et l'ironie de la situation présente ne résiste pas à l'application d'écrire. J'écris *pour ne pas crever,* comme on crie, avec entêtement. Le souci de l'avancement et du progrès, même en poésie, est source de mort.

La production Pernette 72, année de chômage, diffère de la récolte P. 71, année de professorat, qui ne ressemble guère au cru P. 70, enfûtaillé dans les couloirs d'une caisse de retraite, ni à la potée P. 69, mijotée devant les casiers de tri d'un bureau de poste, ni, etc... Tout cela, pour moi, ne prend pas plus de sens que la sinuosité de mon parcours. Le mystère de l'acte écriture suit le mystère de mon chemin qui reste indéchiffrable, comme celui de tout homme. L'histoire n'est pas dite encore puisque je suis là pour qu'elle se poursuive ou s'arrête tout net : il suffit de si peu... un faux pas dans la rue, une fièvre, ou la désaffection voulue ou involontaire de l'application à l'écriture. Le sens du sacré, ici, réside dans ce qui n'est pas encore dit. Chaque poète le sait, qui en souffre à sa façon.

Alors ?

Alors, je décide de laisser au vestiaire le snobisme du génie raté, du purotin vertueux et martyr pour la cause poétique. Alors, je décide de manger tous les jours et si possible, pas dans l'assiette du voisin. Mais de n'importe quel pain. Sans pour autant renier mes origines « bourgeoises » comme on dit (à quoi bon ?) je sens qu'il faut aller plus loin, parce que *cette* aventure et *ce* siècle l'exigent. C'est un choix au-delà du choix. Dans l'espace bref que nous laisse la société en démence, il nous reste le cri.

*
* *

L'audace de la parole immédiatement efficace, telle la

parole politique ou économique, masque l'exigence de la parole poétique. On reproche au poète son incapacité à l'engagement total. Or, l'engagement en poésie existe bel et bien. C'est un engagement dans et par les mots. *Je suis mes mots.* Si je suis honnête, j'en meurs. En deçà (poète précieux) et au-delà (poète mage) foutaise.

Dans une situation de crise, seule la voix du poète garde son efficacité. Le poème, intraduisible par définition, *porte* une langue. Il fait plus : il la maintient et la crée. D'où l'importance des mouvements poétiques dans toute communauté linguistique minoritaire. Où se cache le sacré ? Dans le tragique du dire poétique parce que menacé ? Dans son énonciation par des paroles et des voix humaines qui s'y reconnaissent ? Dans la création commune, poète parlant-liseur énonçant, d'une langue qui s'affirme comme telle ? En fait, dans les trois cas réunis. Cela se passe au Québec, mais ailleurs aussi. En France, depuis quelques années, les gens de Bretagne se remettent à écrire et parler leur langue : le breton. Un poète provençal vient de publier son oeuvre dans sa langue d'origine chez José Corti, ce qui eut été difficilement réalisable il y a quelques années, étant donné les difficultés de diffusion et d'audience. En Espagne, les Basques éprouvent des difficultés à écrire et publier dans leur langue maternelle, de même que les Catalans. Toutes les minorités linguistiques cherchent, non sans bien-fondé, leur salut dans la parole poétique, non seulement transmise par la voie orale, mais *publiée.* Le fait d'édition authentifie, consacre, reconnaît le fait de parole, c'est-à-dire l'existence d'une langue.

L'exemple négatif le plus criant, c'est le nègre. Le drame Noir, qu'il soit d'Amérique d'Afrique ou d'ailleurs, c'est de parler dès la naissance la langue des autres. Des centaines de « dialectes » africains, seuls le souahéli et le mandingue s'écrivent. Les autres jouissent d'une tradition orale, c'est vrai. Mais cela ne suffit pas. Il faut, pour qu'une langue se maintienne de façon créatrice, qu'elle soit écrite. Et ce ne sont pas des textes juridiques ou autres qui vont la maintenir, car ils sont toujours susceptibles d'être *traduits* sans trop de trahison pour le sens. Là où il y a possibilité de traduction,

pas la peine de réfléchir longtemps pour se rendre compte que la communauté dominante aura vite annexé la minorité par l'assimilation linguistique. Les seuls textes non susceptibles de traduction sont ceux où le sens *colle à l'être des mots,* où ce qui est signifié *ne peut se dire d'une autre façon.*

Le « sacré », pour moi, ne réside pas au-delà. Dylan Thomas ne se traduit pas. Ossip Mandelstam, Salvador Espriu, Fernando Pessoa, Frederi Mistral ne se traduisent pas.

Dans une situation de non-crise, telle qu'un jeune européen du nord et de l'ouest peut la vivre, sans crainte pour son être, puisque sa langue n'est pas menacée, que se passe-t-il ? Ou bien il ne se passe rien et on écrit n'importe quoi. Pas de poésie. Ou bien la prise de conscience de la traduction impossible se fait, mais plus difficilement car le contexte de vie n'y aide pas, et plus douloureusement aussi. En effet, le poète gavé, en fin de civilisation, tel un poète français d'aujourd'hui, entre vingt-cinq et trente ans est *seul.* Je rejoins ma « sorcellerie » du début, mon « écrire pour ne pas mourir ». Même en mon pays, cette France vieillissante et toujours orgueilleuse, j'écris — lorsque je fais acte poétique — quelque chose que je ne pourrais pas exprimer autrement. Je recommence une aventure, comme aux temps de la Cantilène de Sainte Eulalie ; malgré Claudel, Char, Follain, je suis ici comme s'il n'y avait jamais eu de poète avant moi, parce que toute aventure doit se vivre jusqu'au bout. Le sens du sacré se cache peut-être dans cette obscure exigence de ne pas faire de littérature.

Voilà. Je vous écris de Paris qui n'est plus un mythe pour personne, à vous, poètes du Québec, qui m'avez appris l'urgence du cri.

PERNETTE MARTY